SEIZIEME ANNEE — N° 435 — On s'abonne au Bureau du Journal : 17 ; RUE DE L'ANNONCIATION à PARIS (16e Arr.) et dans les Bureaux de Poste — SAMEDI 27 OCTOBRE 1917

ABONNEMENTS

FRANCE. . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . — 8 fr.

LE NUMERO:

FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal et par la poste

TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09

ANNONCES
Agence MURATET & Cie
89, rue d'Hauteville
TÉL. : NORD 71-11

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS

FRANCE. . . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER. . . . — 8 fr.

Les Abonnements ne peuvent être souscrits pour moins d'un an. Ils partent du 1er de chaque mois

LE NUMERO:

FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement et par poste

Mères Libres

Nous recommençons à entendre à propos de maternité d'étranges thèses. La force et la grandeur futures de la patrie exigent un relèvement de la natalité française que tous les Français dignes de ce nom souhaitent. Mais certains s'égarent singulièrement sur les moyens de l'obtenir. Et ils vont jusqu'à donner aux femmes, aux jeunes filles des conseils contre lesquels nous ne saurions trop protester.

On se rappelle que, il y a quelque temps, une propagande avait commencé dans certains journaux, *le Bonnet Rouge* en tête, pour l'établissement de la polygamie légale. Elle s'éteignit promptement sous la réprobation sans phrase de la conscience publique, et tout particulièrement des épouses et des jeunes filles. On essaie aujourd'hui d'une autre chanson. Vu la rareté des maris, les célibataires ou les veuves sont invitées à se donner des enfants sans passer par la mairie. On écrit là-dessus des livres et des articles dont les auteurs envoient leur bénédiction à toutes les femmes qui montreront le haut courage patriotique de devenir « mères sans être épouses ».

Les féministes, instruites de l'histoire de leur cause n'ignorent point que, certaines déviations de la doctrine ont conduit naguère quelques philosophes à la théorie de la « Maternité Libre » comme ils disaient. D'après eux, toute femme, a *le droit*, si elle souhaite un enfant, de se le procurer sans s'assujettir au mariage. Nous avons ici hautement nié ce prétendu droit et nous le nions toujours. Une conception semblable est contraire à toute la morale du féminisme qui a pour but le progrès social par l'ennoblissement des rapports de l'homme et de la femme. Elle est dégradante pour la femme, humilante pour l'homme; elle est nuisible à l'enfant ; elle est dangereuse pour l'ordre public et le bonheur intime.

N'insistons pas sur la délicatesse des sentiments d'une femme capable de considérer l'amour comme une rencontre analogue à celles que les éleveurs ménagent entre leurs produits; n'insistons pas sur le rôle que, émules des abeilles, elles accorderaient par là au père. Arrêtons-nous à ceci qui est plus grave : pas plus qu'un homme n'a moralement le droit d'abandonner un enfant conçu hors le mariage, une femme n'a le droit de jeter volontairement dans la société, dans la vie un enfant sans père, un enfant qui nait en état d'infériorité matérielle et morale, privé pour toujours d'une protection et d'une tendresse qui normalement lui sont dues.

Enfin, demandons-nous comment les mères libres choisiraient leurs comparses. Les prendraient-elles parmi les célibataires hors d'état, par leur situation, de fonder une famille ou parmi les hommes mariés. Qui ne voit dans l'un ou l'autre cas le danger que courraient les mœurs et la famille. De telles facilités sans charges détourneraient,plus encore que les invites actuelles de la prostitution, les hommes du mariage.Et quelle sécurité garderaient les familles dont le père se sentirait constamment encouragé à des écarts par le devoir patriotique. Au bout du compte, d'ailleurs, comme la société ne changera du jour au lendemain ni ses habitudes d'esprit, ni son organisation économique, les pauvres mères libres resteraient pour longtemps et en masse, elles et leurs petits, les victimes de l'aventure. Et la patrie française, au lieu d'être servie, par un accroissement de population, porterait aggravée, la tare de dissolution qui est pour une part, la plus grande, dans la décroissance de la natalité et la mortalité infantile.

Il faut le dire et le redire. Absolument rien ne prévaudra contre la dépopulation tant qu'on n'aura point, par l'éducation morale, ramené l'homme et la femme à une conception saine de l'amour et de la vie.

Que l'on s'efforce par tous les moyens de venir en aide à la famille pauvre c'est indispensable ; mais il ne naitra pas pour cela un enfant de plus si l'enfant n'est point désiré et attendu par l'homme et la femme qui s'aiment, comme le complément, comme la perpétuité de leur bonheur.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à changer dans nos mœurs et dans nos lois par rapport à la maternité illégitime ? Si, de toutes nos forces, nous devons la réprouver en principe, et donner aux fils et aux filles de notre pays une éducation qui la rende de plus en plus rare, nous devons la secourir lorsqu'elle se produit, comme un des accidents auxquels est sujette la faiblesse humaine. Mieux que la secourir, nous devons la respecter. La maternité, toujours, inflige à la femme des peines, lui impose des responsabilités qui,aux yeux d'autrui,doivent effacer en elle tout autre caractère. Des mères hors la loi par une erreur de leur conscience, un entrainement de leur cœur ou quelque fatalité, personne n'a le droit de se faire juge ; elles sont mères, elles donnent un enfant au monde ; elles vont risquer ou ont risqué la mort pour cela ; la société est leur obligée. C'est une réparation qu'elle leur doit ; par tant de faux principes qu'elle entretient, elle est la complice de leur faiblesse ou une des causes de leur malheur.

On nous conte que, en Allemagne, un chef de corps répand à profusion, parmi ses soldats, une brochure préconisant la [illegible] sous la forme de mariages [illegible] *téraux* au premier. N'allons pas jusqu'à croire qu'il s'agit là chez nos ennemis d'une tendance générale ; ce serait risquer de tomber dans un piège comme on nous en a trop tendus, afin soit de nous entraîner à l'émulation du mal, soit de nous inciter à des reproches d'une absurdité trop criante et dont ils se servent pour discréditer ceux qui ne sont que trop fondés. Mais croyons d'autres nouvelles d'après lesquelles l'Allemagne s'inquiète de lever la vieille malédiction qui pèse sur les mères illégitimes, victimes plus souvent que coupables. Par là, vraiment, elle fera œuvre habile et nous savons qu'elle ne manque point d'habileté. Elle sauvera maintes existences à naître et souvent celle des mères elles-mêmes. On vient de me confier deux histoires récentes : Une jeune fille abandonnée enceinte, pour une plus riche, par un fiancé dont tout le monde dit le nom connu, se suicide ; une autre dans un cas analogue (le fiancé était déjà marié) meurt d'une tentative d'avortement. Il faut que désormais ces mères-là sachent qu'elles trouveront parmi les femmes, parmi les autres mères, des protectrices et non plus d'impitoyables condamnations.

JANE MISME.

La Récolte et la Culture des Plantes Médicinales

«Le roi des Cigales, c'est le Français, la reine des Fourmis, c'est la Française ». Telle est la forme un peu simplette, rehaussée d'un savoureux accent, que donnait à son jugement, un étranger, ami de la France.

Gaspillage et Economie ! De quel côté l'emporte la balance ? Nous le savons trop, nous qui ne sommes rien dans l'Intendance et le Ravitaillement, mais qui soldons la douloureuse.

Avant la guerre, la France achetait à l'Allemagne et à l'Autriche, entre cent mille autres choses, la plupart des plantes médicinales dont elle avait besoin. Sans doute, conclurait un esprit positif, parce que nos champ diaprés, nos bois fleuris, étaient à cette époque, veufs de basilies, de carthœmes, d'aigremoines, de sauges, de belladones, de camomilles (ah ! la camomille allemande ! que vos cheveux, Mesdames ne la regrettent pas) de germandées, etc., etc.. Non, esprit positif ; non seulement parce que nous « dédaignions », comme nous méprisons encore aujourd'hui les faines oléagineuses en ce temps de crise des « huiles », sans jeux de mots irrespectueux pour nos pauvres gouvernants.

Là-bas, on ne « dédaignait » pas, on *ramassait* puisqu'il n'y a qu'à se baisser pour en prendre, on cultivait les plantes plus rares ou plus recherchées, et on nous vendait très cher ce qui ne coûtait rien chez nous, nous pourrions multiplier les exemples, malheureusement.

Une femme qui savait tout cela (et la botanique par surcroit), institutrice de son métier, eut l'idée de mener ses ouailles aux champs. Ah ! la belle, l'admirable leçon de choses, dans ces prés fleuris qu'arrosait la Somme, où le vrombrissement des insectes, les cris des oiseaux, étaient couverts par les voix questionneuses, que dominait soudain le canon brutal tonnant à l'horizon.

L'exemple fut suivi, les cent-cinquante écoles de la Somme trouvèrent la plante « philosophale », puisqu'elles purent remettre 1.225 francs à l'orphelinat de l'enseignement primaire et aux pupilles de la Somme, transformation des 850 kilogs d'herbes récoltés dans la saison.

L'œuvre de Mme Lafond fut encouragée, diffusée, et cet été, des milliers de petites mains actives s'empressèrent à la cueillette, sur bien des points de notre territoires.

Des brochures furent distribuées, un concours ouvert, l'école qui se sera la plus distinguée par la quantité, la diversité et la rareté des plantes recueillies, receyra un *objet d'art*, ; aux deux lauréats suivants, une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribuées.

Pendant la froide saison, les amateurs pourront se documenter, potasser avec acharnement les livres spéciaux qui les aideront à ne pas confondre le persil et la cigüe, ils pourront semer dans leur jardin les plus recherchées des plantes médicinales. En attendant que les désœuvrées, vieux ou jeunes, hommes ou femmes cueillent au printemps, tussilages ou impératoires, pulmonaires ou bourraches, conseillons-leur en cette fin d'automnes de se pencher, pleins de sollicitude, sur les racines de gentiane, les bulbes de colchiques, les pépins de coings (qu'ils mondperont) ils gagneront avec la satisfaction patriotique du devoir accompli, quelques bonnes courbatures, et peut-être aussi un diplôme qui fera pendant à celui de la Banque de France, certificats de civisme dont il ne faut pas rire, et qui ont bien leur valeur, tant de citoyens français n'ayant pas encore compris la guerre.

Voici quelques conseils pratiques pour ceux et celles qui s'associeront à cette œuvre d'intérêt général ; prions-les de faire des prosélytes ; les favorisés du sort alimenteront leurs bonnes œuvres, les autres trouveront un appoint pas du tout méprisable en ces temps de vie sur-chère, sans parler de l'exercice physique hygiénique qui, a lui seul, vaut quelque chose.

RECOLTE.— Ne mélangez jamais à votre récolte, les plantes que vous ne connaissez pas ; réservez-les ainsi que celles dont l'état-civil vous semble incomplet, pour les étudier, excellente leçon.

— Cueillez par temps sec, jamais par brouillard ou pluie.

— Les plantes aiment à être respectées, elles sont d'essence fragile, évitez de les briser, et ne les traitez pas comme des voyageurs de métro, que chacune ait ses aises, ne les tassez pas.

— Etendez-les en couches minces, sans attendre que la nuit vous ait porté conseil, c'est-à-dire aussitôt que vous avez rejoint le logis.

— Ne cueillez pas les fleurs en plein épanouissement, la fraicheur et la jeunesse ont partout la cote d'amour.

— Récoltez les feuilles avant la floraison, pas trop jeunettes, elles contiendraient trop d'eau et pas assez de sucs, mais pas à complète maturité, c'est là que triomphe la femme de 30 ans.

— Débarbouillez les racines, ce sont des délicates que la propreté conserve, coupez-les en morceaux avant de les faire sécher.

SECHAGE. — Mettez à part et veillez à ce que nul être inexpérimenté ne les puisse atteindre, les jusquiames, belladones-digitales, daturas, morelles, aconits, etc., etc..

Choisissez un local très sec, très aéré, où puissent régner les rhumes et les bronchites sous forme de courant d'air continu, un grenier par exemple. Le séchage des plantes nettoyées, mondées, s'opérera à l'ombre; disposez en couches minces ou suspendez à une corde tendue horizontalement, par petits paquets, ne les touchez plus, surtout les fleurs dont tous les poètes ont chanté l'excessive sensibilité.

Les plantes sont sèches quand elles se brisent avec un bruit sec, mettez-les alors par catégories dans des sacs de toile, portez ceux-ci chez le marchand qui vous donnera en échange pièces blanches et billets bleus. Et pour que ces quelques conseils d'avant-garde soient renforcés par une solide troupe, demandez à la Société des Conférences Populaires, ou à Mme Lafond, la fondatrice de l'Œuvre (63, rue de Cormeille, à Levallois, Seine) des Manuels et des Guides, et joignons à ces demandes nos félicitations pour l'œuvre de solidarité, de patriotisme qu'a si opportunément créée une de nos meilleures françaises.

JULIETTE FRANÇOIS-RASPAIL.

Propagande suffragiste

Notre confrère de Genève Le Mouvement Féministe *si remarquablement dirigé par Mlle Emilie Gourd, vient d'éditer une circulaire de propagande dont voici le texte :*

Pourquoi demandons-nous le droit de vote? (1)

Parce que nous travaillons, contribuant ainsi à la richesse de notre pays, et que nous ne pouvons dire notre mot dans les questions qui nous regardent directement (fermeture des magasins, heures de travail dans les usines, traitement des maitresses d'école, etc.)

Parce que nous payons des impôts, et que nous ne pouvons pas contrôler l'emploi qui est fait de notre argent.

Parce que, mères de famille, **nous élevons nos enfants** et que nous ne pouvons nous prononcer sur les affaires concernant l'école.

Parce que nous désirons des réformes sociales pratiques (moins d'auberges, des habitations plus hygiéniques), et que nous ne pouvons les obtenir autrement.

Parce que nous trouvons que nous pourrions opporter un **concours efficace** (approvisionnements, conseils d'économie) en ces temps difficiles, et qu'on nous laisse de côté.

Parce qu'il est des questions **qui intéressent surtout les femmes** (protection des enfants, moralité publique) et que les hommes ne peuvent résoudre seuls.

Parce qu'il est injuste que, dans un pays démocratique où **tous** les citoyens pouvent nommer le gouvernement, **seules** les femmes ne puissent exercer ce droit.

Parce que, de même que dans une famille où la femme manque tout va de travers, nous trouvons que l'Etat et les communes sont actuellement chez nous **un ménage de garçon ! !**

(1) Pour obtenir des exemplaires de cette feuille de propagande s'adresser au « Mouvement Féministe » Progrès, Genève. Prix : 50 cent. le cent ; 5 fr. le mille.

En **Australie,** où **les femmes votent depuis 15 ans,** il ne meurt par an que 75 enfants sur 1000 au-dessous d'un an, alors qu'il en meurt 120 en France, 178 en Allemagne, et 145 en Suisse, **où les femmes ne votent pas.**

En **Finlande,** où **les femmes votent depuis 12 ans,** des femmes font partie de toutes les commissions d'approvisionnement (pain, lait, sucre, etc.).

Dans les **Etats Américains, où les femmes votent,** les maitresses d'école sont payées comme les maitres d'école, lorsqu'elles font le même travail qu'eux.

En **Norvège, où les femmes votent depuis 10 ans,** l'ivrognerie a presqu'entièrement disparu, alors qu'en Suisse, près de la moitié (42 0/0) des crimes commis le sont sous l'influence de l'alcool, et que le cinquième (21 0/0) des aliénés le sont du fait de l'alcoolisme. (On sait que la France sur ce chapitre n'est pas mieux partagée que le Suisse.)

CHANGEMEMTS D'ADRESSE

Pour les changements d'adresse joindre à la demande 0,50 en timbres-poste et la bande du journal.

La Situation Féministe à l'Etranger

AU JAPON

Mme Kimura Komaku qui est à la tête du mouvement suffragiste au Japon, a fait un voyage aux Etats-Unis pour étudier la façon dont les Américaines obtiennent le droit de vote. Interrogée par nos amies du *Woman Citizen* de New-York elle a raconté ses efforts, et l'état de la question féministe dans son pays.

« Il y a cinq ans, dit-elle, que je lutte pour obtenir le suffrage des femmes au Japon. Mais j'ai échoué, en partie par manque de fonds, en partie à cause de l'opposition du gouvernement, en partie parce que je ne savais pas tout à fait m'y prendre. J'ai fondé une revue féminine à Tokio, et au moyen de cet organe, j'ai essayé d'établir une société suffragiste. Quelques femmes éminentes s'associèrent à moi dans cette tentative : l'une était la femme d'un haut fonctionnaire, une autre docteur en droit, une autre médecin, une autre professeur de mathématiques. La première nous quitta par la volonté de son mari, nous luttâmes pendant quelque temps, puis les autres m'abandonnèrent aussi, l'intérêt qu'elles prenaient à la cause du suffrage nuisant à leur position. Le travail a donc dû cesser provisoirement, mais maintenant je sais ce qu'on peut faire, et ce qui se fera, et je ne me découragerai jamais.

« Les femmes, continue Mme Komaku, n'ont pas eu de part à la grande entrée du Japon dans la civilisation ; il y a naturellement des exemples isolés de femmes qui se sont émancipées ; nous avons des femmes de grande valeur dans l'enseignement, la littérature, la médecine, et quelques avocates. Mais, en général, la situation de la femme est la même qu'il y a 50 ans. Peu de carrières sont ouvertes aux femmes. C'est le théâtre qui leur offre le plus de chances de se mêler à la vie moderne. Les actrices peuvent converser avec des hommes, ce que beauoup d'épouses ne font pas. C'est pourquoi aujourd'hui les actrices occupent au Japon une position analogue à celle qu'occupaient en Grèce les femmes du type d'Aspasie, c'est-à-dire qu'elles sont admises comme des égales dans la société de l'homme. L'actrice peut recevoir dans sa loge, ou à souper après le théâtre, des gens de lettres, des hommes de haut rang, de hauts fonctionnaires civils, des généraux ; elle est traitée avec respect, elle peut se mêler à la discussion sur n'importe quel sujet. Son opinion vaut souvent d'être entendue, et on en fait cas. »

Mme Kimura Komaku est elle-même actrice. Elle le fut, dit-elle, dès l'âge de 4 ans. Au Japon, on dresse les femmes à cette profession comme des athlètes : il faut apprendre à jongler, à danser, à marcher sur les mains, et acquérir la maitrise absolue de ses muscles. En même temps, on étudie l'expression, dès l'alphabet. C'est une éducation longue, compliquée, et toute tendue vers le but unique, l'interprétation des chefs-d'œuvre anciens. Mme Komaku a joué les héroïnes de Shakespeare, et Camille, et de grands rôles modernes, comme Monna Vanna ou la Tosca.

Le féminisme est encore mal vu au Japon ; c'est une chose dont il est plus convenable de ne pas parler ; mais en confidence, furtivement, bien des femmes sont venues interroger Mme Konaku et la prier de les initier à ses idées de liberté et d'émancipation féminine. Elle ne s'est pas contentée de cette propagande sournoise : outre sa revue, elle a courageusement tenu tête à l'opposition de l'opinion en faisant des conférences et en parlant au théâtre. Mais l'hostilité est parfois si forte qu'elle commençait à douter elle-même de la justice de sa cause. Sa visite aux Américaines l'a affermie dans ses convictions et lui a donné de nouveaux espoirs.

A.-B.

Guerre à l'Alcool

L'ETAT RÉQUISITIONNE L'ALCOOL

Nos lecteurs se rappellent peut-être la campagne de *L'Alarme* pour obtenir du Gouvernement la réquisition de toute la production française 'alcool. L'alcool étant indispensable à la fabrication des explosifs il semblerait naturel que l'Etat utilise avant d'en importer à prix d'or, toutes les quantités fabriquées en France. Du même coup, la question de la consommation de l'alcool de bouche se trouvait résolue sans l'intervention du Parlement, si indésirable en pareille matière. Mais aucun des Ministères qui se succèdent depuis trois ans n'a osé prendre contre le terrible fléau, de mesure radicale. Des restrictions d'une application impossible à contrôler et par conséquent promptement négligée, voilà tout ce que jusqu'ici le Gouvernement, par des décrets et des arrêtés, le Parlement par des lois ont entrepris. Le nouveau décret de réquisition concernant la dernière récolte ménage, comme les précédents, les intérêts des bouilleurs de cru et des distillateurs et, par conséquent, des débitants. Les pouvoirs pour ne pas causer un préjudice momentané à une catégorie de citoyens, prennent la terrible responsabilité de laisser se perpétuer l'empoisonnement de la race. Voici pour l'édification de nos lecteurs les conditions de la réquisition actuelle.

La réquisition ne frappera pas les stocks existants mais seulement les quantités qui seront distillées du 1er novembre 1917 au 30 septembre 1918.

La réquisition de la production postérieure au 1er novembre 1917 subira en outre les tempéraments suivants :

Les bouilleurs de cru ou distillateurs de profession distillant tant à leur domicile qu'à l'atelier communal ou dans une brûlerie coopérative et dont la production n'excéderait pas du 1er novembre 1917 au 30 septembre 1918, quarante hectolitres d'alcool pur ne seront pas atteints par la réquisition.

Les bouilleurs de cru ou distillateurs de profession dont la production excédera dans les mêmes conditions 40 hectolitres ne seront atteints par la réquisition que pour la fraction excédant 40 hectolitres.

Sur cette fraction excédant 40 hectolitres, un certain pourcentage seulement sera réquisitionné, le reste étant laissé à la disposition du producteur.

Des sommes considérables se dépensent chaque année dans la lutte contre l'alcoolisme, d'une part pour la propagande antialcoolique ; de l'autre pour la défense de l'alcool. Il serait, croyons-nous, souhaitable, au point où en sont les choses, qu'une initiative soit prise afin que cet argent seit à l'avenir utilisé à indemniser les fabricants ou les débitants qui voudraient renoncer à la production ou au commerce de l'alcool. Nous n'osons croire que la caisse énorme qui fonctionne si utilement pour maintenir les privilèges du poison reçoive la première cette destination. Mais les sociétés antialcooliques ne pourraient-elles s'entendre pour donnet l'exemple. Cette fameuse *Union Nationale contre l'Alcoolisme* qui a fait un moment beaucoup de bruit pour rien trouverait là une excellente occasion de montrer qu'elle existe.

⁂

Adhérez, faites adhérer à *L'Alarme*, Adhésion : à partir de 1 franc par an.

Membres ayant droit au vote : 10 francs (minimum). Membres donateurs : 500 fr. (minimum). Adresser les cotisations en timbres ou mandats au siège social, 45, rue Jacob, Paris. Président: M. JEAN FINOT.

Protection et Défense des Travailleuses

LES DELEGUES D'ATELIER

Le ministre de l'Armement et des fabrications de guerre a adressé aux contrôleurs de la main-d'œuvre, une circulaire au sujet de l'institution des délégués d'atelier. Comme la loi n'a pas encore consacré cette institution, le ministre fait appel à l'initiative individuelle. Le rôle du délégué d'atelier, précisé par la circulaire consiste à étudier les réclamations des ouvriers, à les transmettre au patron, d'intervenir dans les difficultés auxquelles peut donner lieu l'application de réglements, des tarifs de salaires, des mesures d'hygiène et de sécurité.

Les élections de ces délégués seront faites par les ouvriers eux-mêmes. « Tous les ouvriers et ouvrières âgés de 21 ans doivent être électeurs. Le droit de vote ne sera accordé qu'aux femmes jouissant de leurs droits civiques et aux hommes jouissant de leurs droits civiques et politiques ». La circulaire ne donne pas d'indication au sujet de l'éligibilité, pour laquelle il convient de tenir compte des habitudes industrielles de certaines régions, et sur ce point une certaine variété peut exister dans les règlements d'atelier.

RESTAURANTS — PENSIONS — CERCLES POUR DAMES ET JEUNES FILLES

Nous avons omis de mentionner dans la liste des pensions pour dames et jeunes filles, la *Maison des Lycéennes*, 5, rue Amyot. Cet établissement est ouvert à toute ancienne élève des lycées et collèges de jeunes filles venant faire des études à Paris. Il se trouve situé dans un quartier très aéré et précédé d'un grand jardin. La proximité de la Sorbonne et des grandes écoles facilite aux jeunes filles la continuation de leurs études; les sociétaires y trouvent tous es avantages de sécurité et de confort, ainsi que les conseils éclairés et une amicale sympathie.

CONSEIL SUPERIEUR DU TRAVAIL

Le Conseil Supérieur du Travail ne s'étant point réuni depuis Novembre 1913, vient de reprendre sa tâche dans une session qui a duré u 8 au 12 octobre. Mlle Jusselin, conseillère prud'homme, élue en 1914 siégeait pour la première fois. Elle est la seule femme qui représente les travailleuses en cette assemblée et y succède à Mlle Bouvier.

M. André Renard, ministre du Travail, qui présidait la séance d'ouverture a résumé l'œuvre de la Commission permanente du Conseil pendant l'interruption des sessions.

Nous y relevons l'étude de la question de l'allaitement maternel au magasin et à l'atelier. Le rapport de M. Craissac devait être présenté à la session de 1914. Depuis, la question a été résolue par la loi du 5 Août 1917.

Parmi les autres sujets qui font l'objet des campagnes féministes et dont la Commission s'était occupée se trouvent le travail des enfants de 13 à 18 ans et l'alcoolisme.

La nouvelle session a été presqu'entièrement consacrée à l'examen des mesures relatives à la future démobilisation des travailleuses, et des vœux proposés à ce sujet par la Commission permanente. Ces vœux préconisent la reprise par les patrons de l'ouvrier ou de l'employé ayant au moins trois mois de service dans les maisons lors de la mobilisation, et qui fera sa demande de réintégration dans un délai de quinze jours après la démobilisation. Ce sera au Gouvernement, le moment venu, à décider sur ce point.On voit par là combien fut vaine l'agitation un moment soulevée et l'inquiétude répandue parmi les travailleurs sur la question de savoir si leurs « remplaçantes » consentiraient à leur rendre leurs places.

LES INTERIMAIRES LIBEREES

Un des soucis les plus aigus qui puissent naître à propos de remplaçantes concerne les intérimaires de l'enseignement public. Déjà plusieurs milliers viennent de restituer leur poste à des instituteurs des vieilles classes, mis en sursis d'appel ; les grands chefs de l'Instruction publique s'en préoccupaient vivement. Or, nous savons que les quatre cents intérimaires retirées depuis le premier octobre des écoles du département de la Seine se sont, pour la plupart, replacés très vite et presque toujours avantageusement, principalement dans le commerce. Nous espérons que les références acquises dans leurs trois années d'enseignement par toutes celles qui se sont bien acquittéées de leur tâche et l'appui que l'administration leur donnera les aideront partout à retrouver une situation.

Nous y aiderons celles qui s'adresseront à nous.

Carrières Féminines

Nous publions sous cette rubrique tous les renseignements pratiques relatifs au travail professionnel des femmes.

ECOLES PROFESSIONNELLES

ECOLE AGRICOLE DE RENNES

La nouvelle Ecole d'Agriculture de Rennes fonctionne sous le règlement suivant :

L'enseignement (cours et applications) se donnera à l'Ecole Nationale d'Agriculture de Rennes.

L'hospitalisation, qui comprend l'enseignement ménager, se fera dans un vaste immeuble situé à Saint-Cyr, à 700 mètres de l'Ecole ; les élèves internes y seront logées.

Il est prévu 440 leçons et 310 applications pendant la durée des études, qui sera d'une année.

L'Ecole recevra exclusivement des élèves régulières internes et des auditrices libres externes.

Les candidates devront être âgées de 16 ans au moins le premier novembre de l'année d'admission.

Les bourses, au nombre de dix par année, seront mises au concours.

A la fin des études, les élèves pourront recevoir un « Diplôme de l'Enseignement agricole féminin ».

Ajoutons que le fonctionnement prévu de l'internat paraît conçu sur un plan original : les élèves devant assurer par équipes à roulement la partie ménagère, entretien, repas, etc., il ressources communes, un peu à la façon d'un mess ou popote d'officiers.

C'est là de la bonne démonstration qui promet d'enseigner aux élèves par ce temps de vie chère, en même temps que l'économie domestique, l'économie tout court.

Le programme des cours sera envoyé sur demande au Ministère de l'Agriculture.

ODETTE BUSSARD.

ECOLE DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE

10, rue Vauquelin (Ve).

Cette école forme des Chimistes et Physiciens pour l'Industrie. Elle reçoit des élèves sortant des écoles primaires supérieures, des lycées, collèges, etc., elle en fait des ingénieurs ou des chefs de laboratoires.

La durée des études est de trois années. Un concours a lieu au mois de juillet de chaque année.

Pour la première fois en 1917, les jeunes filles ont été amises à y prendre part (rappelons que ce succès est dû en partie à la vigoureuse campagne de l'Union Fraternelle des Femmes).

Sur 125 candidats, 39 sont reçus ; 4 jeunes filles s'étaient fait inscrire, 3 se sont présentées, 2 ont été reçues (avec les numéros 26 et 31 sur 39).

La limite d'âge est de 16 ans au moins et 21 ans au plus ; pour les jeunes filles elle est de 25 ans pendant la durée de la guerre et l'année qui suivra la cessation des hostilités.

Une section préparatoire a été instituée au Lycée Victor-Duruy.

ECOLE D'INFIRMIERES

L'Ecole française d'Infirmières et d'enseignement féminin complémentaire fondée le 4 août 1914 par le docteur Bérillon donne aux jeunes filles et jeunes femmes qui veulent se préparer à la profession d'infirmière un enseignement complet théorique et pratique.

Siège social à l'Ecole de psychologie, 49, rue Saint-André-des-Arts. S'inscrire les mardis, jeudis et samedis, de 10 heures à 11 heures.

LES LIVRES

Les Oiseaux nécessaires à l'agriculture, par André Godard.

M. André Godard s'est fait le Chevalier des Oiseaux ; il les défend avec énergie, avec esprit, et, on la devine, avec amour, contre d'absurdes préjugés. Il accumule les exemples frappants de la protection que les Oiseaux assurent à nos récoltes, en dévorant les insectes. On prétend que l'amitié de certains oiseaux pour les produits de nos vergers est un peu comme celle de l'ours pour son maitre : par exemple, le loriot, en cherchant le ver au fond du fruit, pour être plus sûr d'avaler le contenu, mange le contenant. Mais c'est là, assure M. Godard, une « prime d'assurance » à donner à l'Oiseau, « insignifiant quand on réfléchit aux myriades d'insectes dévorateurs dont tous les petits et les moyens oiseaux nous préservent ». Aucune protection ne vaut celle-là ; les procédés chimiques employés pour détruire les insectes sont souvent dangereux, coûteux et surtout inefficaces ; et puis « on peut détruire quelques moustiques en versant du pétrole sur un bassin de jardin, mais allez donc tenter l'opération pour les marais de la Camargue ! »

Un puissant auxiliaire dans cette am[illegible]

pagne en faveurde l'oiseau sera l'enfant, il suffit de l'y intéresser. Un instituteur, qui a su s'y prendre, raconte : « Il faut voir avec quelle joie ces braves petits cœurs m'annoncent de temps en temps : Monsieur, mes poitelets sont partis ; Monsieur, le nid de chardonnerets a réussi... Cette habitude de respecter les oiseaux et leurs nids a développé la sensibilité et la bonté de ces enfants. »

C'est pourquoi le petit livre de M. Godard, d'ailleurs plein d'attraits et d'images ; sera avec grand profit répandu dans les écoles.

Les Amants de Venise. George Sand et Musset, par Charles Maurras.

Elle paraît bien lointaine et surannée, cette vieille histoire d'amour littéraire en un temps comme le nôtre. Ce mélange morbide de sensualité et d'intellectualisme, de grands sentiments exaltés, de morale déviée et de douleur imaginaire, sonne aujourd'hui aussi faux que les déclamations du Grand Cyrus et paraît aussi ridicule que des simposités de la carte de Tendre.

Et n'est-ce pas là précisément ce qu'a voulu M. Maurras en rééditant son livre ? Plus qu'à aucun moment, nous sommes à même de sentir ce qu'il y avait de factice et de malsain dans le romantisme. Aujourd'hui de vraies douleurs rapprochent les classes et les nations, élèvent les âmes et surtout mettent en pleine lumière ce qui est vrai et juste. La conception romantique de la vie ne résiste pas à un jour aussi clair ; elle est comme les oripeaux de bohémiens qui ne paraissent jolis qu'à l'éclairage artificiel.

Pourtant les deux personnalités en cause demeurent très attachantes en dépit de tout ce que le fatras romantique a d'horripilant. M. Maurras se défend, dans la préface de cette nouvelle édition, de s'être montré plus Mussetiste que Sandiste et s'il paraît plus Pagelliste qu'on ne l'est généralement, c'est que Pagello, le plus heureux des trois, en fut aussi le plus sensé. Mais la sympathie ira toujours à celui qui seul a réellement souffert, et qui a magnifié sa souffrance en l'exprimant dans des vers admirables.

On pourrait longtemps gloser sur cette histoire ; cependant ce qu'elle avait de passionnant autrefois venait surtout de ce qu'elle contenait encore de mystères ; M. Maurras a tout expliqué, et l'on s'aperçoit avec quelque regret qu'il n'y a là qu'un exemple assez banal de trahison amoureuse, qui n'aurait pas dû faire couler tant d'encre, et serait peu digne d'intérêt sans l'auréole littéraire.

Les Vagabonds de la Gloire, par René Milan.

M. René Milan a, comme tous les bons Français, l'amour passionné de la France. Il a aussi, de plus que beaucoup de gens (et qui écrivent), le culte fervent de la belle langue française, si belle que, dit-il, « elle fait tressaillir sous toute les latitudes ». Aussi est-ce en styliste en même temps qu'en poète et en vrai marin, qu'il décrit la guerre maritime. Guerre décevante pour ceux qui avaient rêvé de grandes victoires navales, et en sont réduits à l'inaction errante ; au lieu de se battre face à face, il faut guetter, sous la nappe mouvante dont les ombres impénétrables recèlent la mort, un ennemi qui frappe dans les ténèbres et tue sans montrer son visage. Le courage est-il moindre ? Non, certes. Il faut une tension constante de toutes les énergies, la plus légère inattention du veilleur peut être fatale au millier d'hommes que porte le navire. Mais il paraît que « le courage est chose facile ; il suffit de sortir de soi-même, de penser à autrui, et tout devient très simple ». L'auteur ajoute avec une sorte de naïveté vaillante : « après, on est très fatigué ».

La vie du marin est faite d'intenses émotions et de vigiles patientes : tantôt elle se condense toute en une minute d'action rapide et de décisions formidables par leurs conséquences, tantôt elle s'étire en d'interminables monotonies.

En somme, elle est assez analogue, cette vie, à celle du soldat actuel dans les tranchées. De même toutes les Françaises, les « Pénélopes », sont devenues des femmes de marins. Cela se remarque, paraît-il, dans le style de leurs lettres, car « la même angoisse engendre les mêmes paroles ». « Leur cœur est tourmenté par ce tremblement qui fait blêmir devant un télégramme et suspend le souffle au pas des facteurs. Qui, mieux que nous autres marins, peut comprendre les larmes silencieuses que versent désormais tous les beaux yeux de France ? »

Mais l'auteur se trompe s'il croit que nous ne faisons qu'attendre et pleurer. Comme les soldats, comme les marins, les femmes de France ont su agir, elles ont voulu aussi comprendre, et malgré leur déchirement, elle aussi savent pourquoi elles souffrent, et acceptent de souffrir.

Boches des Iles, par Ambrose Pratt traduit par Th. de Wyzewa.

Le titre, dû au traducteur, indique mieux l'originalité du livre que celui qu'il porte dans l'édition anglaise : «l'Amour en temps de guerre ». Il y a, et il y aura encore, beaucoup de romans sur les conflits de la guerre et de l'amour, mais il en est peu qui se situent au beau milieu du Pacifique.

Faut-il ajouter foi aux révélations du principal personnage ? D'après lui, les Allemands auraient établi une base navale formidble dns une jolie petite île perdue, et introuvable, de l'archipel Marshall. Les aventures extraordinaires de cet Anglais,un peu trop évocatrices de Rider Haggard et de Jules Verne, laissent aussi le lecteur incrédule. Ce qui est vrai, fouillé à la manière anglaise, c'est l'observation des caractères, sans parti-pris national. La froide cruauté allemande ressort d'autant mieux que l'auteur n'a pas présenté un échantillon bien remarquable de ses compatriotes : le héros de cette histoire est un opiomorphinomane mal converti, dégéné physiquement, et qui montre en beaucoup de cas plus de présence d'esprit que de courage. Le rôle féminin est tenu par une charmante petite insulaire de Samsa, dont le sens moral est assez différent du nôtre, et peut-être ne vaut pas moins.

Croquis de Paris, par Maurice Demaison.

Ces aimables tableautins font revivre avec intensité les souvenirs des premiers mois de la guerre. A trouver « déjà » si lointaines les impressions d'alors,on éprouve je ne sais quel léger malaise, quel regret d'illusions perdues, ou quel remords de les avoir perdues. Le « moral » civil a passé par bien des phases, et il serait à souhaiter, pour les lecteurs de l'avenir, que chacune de ces phases fût fixée dans un tableau aussi fidèle, aussi juste de ton que celui-ci; car cela aussi, c'est de l'histoire, et peut-être de la sorte d'histoire la plus digne de foi.

ALICE BERTHET.

Bulletin des Sociétés Féministes

Fédération Féministe du Sud-Ouest

Le troisième Comité général, tenu à Bordeaux, les 9-10 août 1917, a voté les vœux suivants :

RAPPORT SUR LES INSTITUTRICES-SECRETAIRES DE MAIRIE. (Rapporteur régional, Mme Dachary, institutrice, groupe Marca, Pau).

Considérant,

1° Qu'au cours de ces trois années de guerre la femme a donné la preuve de sa compétence dans toutes les œuvres de vie nationale ;

2° Que notamment l'institutrice-secrétaire de mairie a réussi à venir à bout d'un travail doublement surchargé par les œuvres de guerre et la nécessité de remplacer parfois dans sa classe l'instituteur mobilisé ;

3° Que par le fait des relations continuelles avec les familles son influence s'est considérablement accrue au point de vue social et moral ;

Emet le vœu,

1° Que l'institutrice soit admise dans toute organisation philanthropique ou administrative où l'on jugera bon d'admettre son collègue masculin ;

2° Que partout où cela sera possible le secrétariat de mairie soit accordé à l'instituteur ou à l'institutrice, sans considération de sexe ;

3° Que si l'instituteur le refuse, il soit proposé à l'institutrice ;

4° Que ces fonctions puissent être partagées entre l'instituteur et l'institutrice ;

5°Qu'elles soient proposées à toute institutrice dirigeant une école mixte ;

6° Qu'un barème soit établi pour donner à la secrétaire de mairie des émoluements raisonnables selon le chiffre de la population de la commune.

RAPPORT SUR LA MAIN-D'ŒUVRE INDUSTRIELLE (Rapporteur régional : M. Bouthonnier, professeur au lycée de Périgueux).

Considérant,

1° Que le droit à la vie et le droit au travail étant le même pour les deux sexes, ceux de la femme ne sauraient lui être déniés ; qu'aucune loi ne saurait être édictée contre le travail féminin quel qu'il soit ;

2° Que l'entrée des femmes dans l'industrie détermine déjà un bouleversement dans l'ordre économique, social et moral ;

3° Que l'organisation actuelle du travail risque d'être nuisible à la race et à la moralité, la femme est néanmoins capable de fournir un travail irréprochable ; qu'elle est appréciée surtout pour ses qualités d'application, de régularité et de dextérité ;

4° Qu'il est reconnu que son éducation professionnelle est généralement plus vite accomplie que celle de l'homme ;

Emet le vœu,

1° Que parallèlement aux vœux émis sur les Programmes communs, relatifs à l'éducation professionnelle et technique, toutes les carrières soient accessibles aux femmes ;

2° Que la législation du travail favorise cet essor en instituant une réglementation conforme aux besoins domestiques, professionnels et sociaux de l'ouvrière : réduction des heures de travail ; installation hygiénique des locaux ; adjonction contrôlée de maternités, pouponnières, crèches, débits-restaurants de tempérance, bains-douches, etc. ;

3° Que l'éducation syndicale, préparée à l'école par un enseignement social bien compris, achève de libérer la femme au point de vue économique, en même temps que les groupes féministes se préoccuperont d'élever le niveau moral de l'ouvrière en combattant par des conférences, des tracts, etc., le vice sous toutes ses formes : alcoolisme, immoralité, etc. ;

4° Que des écoles professionnelles mixtes soient installée dans les divers centres ouvriers.

RAPPORT SUR LA MAIN-D'ŒUVRE AGRICOLE (Rapporteur régional: Mme Lachaize, institutrice à Saint-Adjutory par Vitrac, Charente).

Considérant,

1° Qu'en accomplissant les travaux agricoles les plus pénibles, sans être pour cela dispensée des soins de la maternité, ni des travaux ménagers, les femmes ont fait la preuve d'une valeur musculaire sensiblement égale à celle de l'homme et du sens de l'organisation dans les travaux agricoles;

2° Que dans les écoles maternelles, à la faveur de l'identité des Programmes officiels pour les filles et les garçons, les facultés naturelles des enfants s'éveilent indépendamment des sexes ;

3° Que l'enseignement scientifique a été considérablement négligé dans les écoles de filles ;

4° Que la Section d'Education du Conseil National des Femmes Françaises a mis à l'étude la question de l'identité des Programmes pour les filles et les garçons ;

Emet le vœu,

1° Que les femmes soient appelées à faire partie de toutes les Associations Agricoles (Comices, Comités, Syndicats, etc.) ;

2° Que les Programmes communs aux deux sexes, y compris ceux d'éducation physique, soient établis et mis en vigueur dans tous les ordres d'enseignement ;

3° Que les cours de spécialisation soient également accessibles aux jeunes filles et aux jeunes gens ;

4° Que notamment des écoles d'agriculture et d'enseignement ménager mixte soient ouvertes dans tous les centres où les nécessités s'en font sentir.

RAPPORT SUR L'EDUCATION CIVIQUE ET SOCIALE DES FEMMES (Rapporteur régional : Mlle Thimar, professeur à l'Ecole Normale d'Angoulême).

Considérants et vœux adoptés :

Le troisième Comité fédéral de la Fédération Féministe du Sud-Ouest, réuni à Bordeaux, le vendredi 10 *août* 1917,

Considérant,

1° Que le principe de l'égalité des sexes, est à la base des revendications féministes;

2° Que les problèmes d'ordre politique, économique et social intéressent actuellement autant la femme que l'homme ;

3° Que le Projet de loi Viviani concernant l'éducation post-scolaire néglige l'éducation civique et sociale de la femme ;

4° Que depuis le début de la guerre la femme a fait la preuve de sa compétence dans toutes les questions intéressant la vie nationale ;

5° Que l'expérience du droit de suffrage féminin, dans les divers pays du monde où il s'exerce, a favorisé le relèvement social ;

6° Que la Commission du Suffrage (Rapport Flandin) a méconnu les conclusions du Rapport Dussaussay-Buisson, en ce qui concerne la participation des femmes aux élections sénatoriales ;

Emet le vœu,

1° Que le principe de légalité des sexes, traduit par l'octroi des droits politiques de la femme, soit reconnu par les Pouvoirs publics ;

2° Que le projet Viviani soit modifié en ce qui concerne l'éducation civique et sociale et qu'en général cette éducation soit commune, sinon identique, pour les deux sexes, dans tous les ordres d'enseignement;

3° Que la Commission du Suffrage universel maintienne le programme adopté par le Rapport Dussaussay-Buisson, accordant aux femmes le droit de vote intégral et d'égibilité dans les Conseils municipaux ;

4° Que le corps enseignant, par une orientation nouvelle des programmes scolaires, prépare vraiment des citoyennes capables de comprendre leur rôle et d'accomplir la tâche que nous réclamons pour elles.

Conseil National des Femmes Françaises

SECTION D'ASSISTANCE

Les personnes, membres du Conseil National des Femmes Françaises, et qui s'intéressent aux questions d'Assistance et de Prévoyance Sociale, sont convoquées à réunion de la Section, qui aura lieu le Samedi 27 octobre, à 4 h. 1/2, rue Pigalle, 4, (métro Trinité).

Ordre du jour : Discussion du programme de l'exercice 1917-1918.

Œuvres et Institutions

LA SERVIETTE DU SOLDAT

La réunion du Comité d'action de cette œuvre de guerre, autorisée par arrêté ministériel du 26 février 1917 à faire appel à la générosité publique, a eu lieu le 18 octobre dernier au siège social, Mairie du 16e arrondissement. La séance fut présidée par Mme la Générale Michel, assisté de son mari, le général Michel. Mme Jules Siegried, présidente du Conseil National des Femmes Françaises ; M. le Docteur Bouillet, maire de l'arrondissement ; M. le général Parisot, président du Comité des Bains-Douches pour le front, avaient pris place au bureau, ainsi que la trésorière et la secrétaire générale. Lecture fut donnée d'une lettre de M. le lieutenant-colonel Cazalet, président d'action, qui, retenu au front par son devoir militaire, insistait particulièrement sur la grande utilité des bains-douches pour le soldat, même en hiver. Le regretté professeur Laudouzy, président d'honneur de l'œuvre, avait même projeté de donner une conférence à ce sujet : en toute saison, les douches ont une influence des plus salutaires en activant la circulation.

Il ressort du rapport présenté à l'assistance que « La Serviette du Soldat » est des plus appréciées, car nombre de régiments étaient dotés d'appareils qu'on ne pouvait utiliser faute de linge pour l'essuyage des hommes. Grâce à son action bienfaisante, beaucoup d'unités sont enfin mises à même de faire profiter les combattants du réconfort puissant qu'apporte la douche tiède après le séjour si pénible aux tranchées. Plus de 150,000 serviettes ont ainsi été expédiées aux armées pour l'usage *collectif* car le linge sert à *tous* jusqu'à ce qu'il soit hors d'usage : le séchage et l'entretien en sont assurés par l'infirmerie régimentaire.

Divers journaux du front ont formulé avec beaucoup d'humour leur reconnaissance à l'œuvre : *Le Rire aux Eclats* a même organisé une enquête auprès des poilus bénéficiaires et leur gratitude s'est exprimée en termes des plus pittoresques.

Mais les besoins de « La Serviette » s'accroissent avec ses ressources, et, malgré la subvention nouvelle accordée à l'œuvre par le Parlement, le Comité d'Action fait appel à l'aide de tous pour lui permettre de répondre favorablement à toutes les demandes émanant de médecins-chefs et de commanants d'unité désireux de favoriser l'hygiène du soldat.

Les dons en nature (serviettes) sont reçus à la Mairie du XVIe arrondissement, 71, avenue Henri-Martin. Adresser les souscriptions à Mme Ollier, trésorière, 9, rue du Buis (16e).

HOPITAL-ECOLE EDITH-CAVELL

A l'hôpital-école Edith-Cavell, on a commémoré le 11 octobre le second anniversaire de la mort de l'héroïque Anglaise « assassinée » par la justice allemande.

En cette année 1916-17, l'hôpital a soigné 747 blessés ou malades et l'école a préparé 105 infirmières militaires, et 87 infirmières radiologues, dont respectivement 61 et 53 sont déjà sorties diplômées.

Carnet domestique

SUR CERTAINS CONSEILS

Il existe au Conseil Général de la Seine une Commission Consultative permanente de l'Approvisionnement, présidée par M. Ambroise Rendu. Elle vient de publier dans le Bulletin du Conseil Municipal des *Conseils aux Ménagères pour se nourrir sainement et avec économie.* Ces conseils émanent de la Société scientifique d'hygiène alimentaire, et ils sont en général excellents, bien que pour la plupart un peu ingénus car la grande majorité des ménagères en France en remontrerait, pour la science de l'économie, au plus éminent « scientifique » du monde. En revanche, nous ne saurions nier que des leçons soient nécessaires à la plupart sur l'hygiène de l'alimentation. La note en donne brièvement quelques-unes qui devraient être criées partout, celle notamment qui fixe à 200 grammes la quantité quotidienne au delà de laquelle la viande devient nuisible. Mais que faut-il penser de ceci : « Le vin pris modérément est une boisson hygiénique, Mais il devient nuisible si on dépasse un litre par jour. » Or, nous savons par des médecins et des exemples que la plus petite quantité est nuisible à certains tempéraments. Quelle grave responsabilité prendront ceux qui osent le permettre et presque le préconiser à une telle dose. Et puisqu'on prêche l'économie ne serait-il pas plus sage d'apprendre au peuple, le vin étant cher, qu'il peut s'en passer sans dommage : l'eau est la seule boisson nécessaire et la seule inoffensive. Les étranges tableaux de prix qui suivent les conseils nous font une fois de plus nous demander pourquoi les femmes sont absentes de toutes les assemblées où se règlent en ce moment les questions ménagères.

Pour le Budget de " LA FRANÇAISE "

Souscription pour l'exercice 1917-1918

Mme Loppé 100 par semestre	200
Mme du Breuil de St-Germain	200
Mme Max Lazard	50
M. Salmon Reinach	100
Mme la Gle. Legrand Falco	20
Mme Remember	100
Mlle Weyer 300 en Oct. 200 en Janvier	500
Mme Eugène Simon	100
Mme Alphen Salvader	20
Mme Rossolin 100 en Oct. 100 en Janv.	200
Mme de Schlumberger 250 par trimestre	1000
Mme Brunschvicg 50 par trimestre	200
Mme Léopold Kahn	20
Mme Dallet	100
Mme Fautrad de Thracy	100
Mme Siegfried	200

ÉCHOS

Académie britannique.

Nos amis les Anglais ont maintenant une Académie britannique constituée sur le modèle de notre Académie française et, comme la nôtre, leur Académie dispose de prix littéraires.

Le prix Rose-Mary Crawshay, de 100 livres sterling, destiné à récompenser tous les trois ans la meilleure étude de littérature anglaise écrite par une femme, était décerné cette année-ci pour la première fois. Nous sommes heureux d'apprendre qu'il vient d'être attribué à une Française Mlle Villard, docteur ès-lettres, professeur d'anglais au Lycée de jeunes filles de Lyon pour sa remarquable étude récente sur la vie et l'œuvre de Jane Austen. C'est là une marque signalée à la fois du libéralisme qui anime le conseil de l'Académie britannique et de l'estime en laquelle il tient la critique de nos anglicisants. Nous adressons nos félicitations à la lauréate.

(Note du Ministère de l'Instruction publique).

PETITES ANNONCES

JEUNE DAME, fille officier supérieur, éducatrice, professeur, musicienne, pour instruction jeune fille ou enfants.

Mme Garnier de l'Estoille, 81, rue de l'Assomption.

MAISONS RECOMMANDÉES

HORS-D'ŒUVRE

Maison **J. PATIN** (fondée en 1879), 21, rue des Mathurins (près la rue Tronchet). — Téléph. : Central 47.58.

Produits alimentaires pour Soldats et Prisonniers de Guerre
Cafés — Thé — Maté
Varié de Hors-d'Œuvres

Livraisons Paris. — Expéditions en Province

ALIMENTATION
pour Régime Diététique

FARINEUX MALTES et DIASTASES pour Malades, Convalescents, Enfants, Vieillards

PATES ALIMENTAIRES

Maison Bignon-Pariani. — Fondée en 18[illegible] 5, rue de l'Arcade, Paris Madeleine
Téléph. : 303-04

Pâtes alimentaires en tous genres
Riz, Semoules, Tapiocas, etc.
Conserves militaires
Colis militaires franco pour le front

Livraison dans tout Paris. — Expéditions en Province. — Envoi franco du catalogue sur demande.

BIÈRES

BIERE FANTA non alcoolisée
BIERE spéciale pour nourrices
BIERE de TABLE

6, rue Guyot (Paris) — Télép. Wag. 13-82

LE BOVRIL

Est indispensable dans la Cuisine. Il économise temps, peine et argent. Le seul employé par toute ménagère soucieuse de son bien-être. Fournit un délicieux **Potage-Consommé Riche.** Sauce excellente. Donne aux plats un goût exquis.

Il ajoute à n'importe quel légume la valeur nutritive d'un morceau de viande de premier choix. Reconstituant très énergique.

Le **BOVRIL** est de la viande et rien que de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 102, rue Réaumur, Paris (2e).

La gérante : **Jane MISME**

Imprimerie des Arts, 11, rue Molière

ECOLE ROY

Rue Lagrange
PARIS (Ve)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir, — Envoi du Programme **FRANCO**
Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE
COMPTABILITÉ. COMMERCE, LANGUES

Préparation spéciale au Commerce, aux Services officiels des Chambres, aux Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie
Cours GRATUITS et cours rétribués. — Cours par Correspondance
PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

Les Bataillons de Femmes en Russie

Depuis le début, il y a eu des femmes russes enrôlées dans l'armée comme soldats, qui se sont battues courageusement, ont subi toutes les duretés de la guerre et plus d'une est morte au champ d'honneur. Mais jusqu'en juillet dernier il ne s'agissait que de cas isolés. A cette date s'est formé, sous la direction de Mme Bochkareva, le fameux bataillon de la Mort, qui a donné aux soldats, de l'aveu même des chefs, le plus bel exemple de courage et a parfois réussi seul, par sa ténacité et son enthousiasme, à réparer l'effet de certaines défaillances. Sur ce que sont ces femmes et sur l'admiration qu'elles méritent d'inspirer, on va lire le bel article vibrant d'un féministe de la première heure, M. Paul-Hyacinthe Loyson.

Cet article est extrait du journal genévois Pour la Femme et pour le Droit, *dirigé par Mme Isabelle Debran, qui défend en Suisse la cause du Droit avec une vaillance peu commune. L'activité s'est formé, sous la direction de Mme se soucier des attaques et des insultes, pour combattre l'influence germanique, est particulièrement méritoire.*

⁂

Grand quartier général russe, août 1917.

— Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ces bataillons de femmes dont les rangs grossissent chaque jour en Russie. Une toquade ? Une crise d'hystérie ? Détrompez-vous. — Un exemple, une leçon, un acte — dans ce pays qui frise la mort par peur d'agir.

Dès mon arrivée à Pétrograde, en pleine émeute léniniste, j'avais été frappé, par contraste avec le débraillement canaille de la soldatesque masculine, de la parfaite tenue de ces femmes, de leur dignité, de leur gravité et de leur empressement à saluer les officiers que la cordiale « discipline nouvelle » livrait au cabotinage de leurs hommes. Il semblait qu'en ces jours sinistres ces femmes prissent sur elles tout l'honneur de la servitude et de la grandeur militaire. Enfin, j'avais admiré sur place leur sourire méprisant sous les balles fratricides des mitrailleuses de l'insurrection. Acquis à la cause du féminisme en toute circonstance, j'étais conquis désormais par le féminisme martial. J'ai voulu connaître ces vaillantes, les interroger, les comprendre.

Je les ai donc visitées dans leur dépôt de Moscou, en m'associant à une démarche de Mrs Pankhurst, l'intrépide suffragette anglaise avec laquelle j'avais milité à Londres et que je retrouvais en Russie, poursuivant avec moi la croisade du Droit. Présentés par Warwara Kropotkine, femme du général, nous apportâmes aux soldats russes l'hommage des deux démocraties sœurs où la contagion du germanisme n'a pas encore rendu nécessaire cet holocauste féminin.La cérémonie fut simple et poignante. Un instant auparavant le regard de ma compagne britannique pétillait de malice amusée, lorsqu'elle me contait son arrivée devant la passerelle du bateau, dans le port d'embarquement anglais, en même temps que Ramsay Macdonald : elle, acclamée par les marins pour ses belles campagnes loyalistes, et lui, empêché par eux d'aller trahir à Stockholm, renvoyé penaud dans le coin d'un hangar où il se dissimula sans oser une protestation... Maintenant, au milieu du carré formé par ces volontaires, je voyais les yeux de Mrs Pankhurst rayonner d'une flamme de joie fière au spectacle de ce que peut la Femme quand le destin commande l'héroïsme.

Vous plaît-il que je vous jette au courant de la plume les résultats de mon enquête — de ma fraternisation plutôt — dans ce milieu si nouveau du féminisme de guerre ?

Bannissez d'abord tout soupçon de je ne sais quelle équivoque vaudevillesque. La démarche de ces soldates sous la blouse ceinturonnée à l'ordonnance et sous la culotte engaînée dans la botte noire réglementaire, cette démarche est ferme et *virile;* au seuil de la caserne comme au seuil d'un cloître, elles ont sacrifié leurs cheveux ; les formes un peu sèches de la femme russe ne s'accusent presque plus chez elles ; pourtant l'impression n'est pas du tout d'un troisième sexe hors nature, non plus que d'une mascarade grivoise; toute idée de sexe est écartée, on n'a devant soi que des soldats; dans la rue, ni quolibet, ni œillade, pas un retournement de tête sur leur passage. Si quelques pâles embusqués de la bochophilie de l'arrière ont pu insinuer que ces femmes ne se rendaient sur la ligne de feu que pour y satisfaire aux brutalités contenues des mâles et s'y livrer, dans la pagaille, à des saturnales macabres, qu'ils aillent donc les y voir à l'œuvre ! Ces tranchées leur ôteront le goût des alcôves; celles qui les tiennent contre l'ennemi s'y entourent d'une sorte de zone farouche ; le nom d'*amazones* est banalisé, mais nul ici ne conviendrait mieux : c'est bien à des amazones que l'on songe, aux héroïques figures sculptées par le vieux Polyclète et dont le bras, en tendant leur arc, découvre la mamelle déchirée.. Oui, partout, ces combattantes russes se sont imposées par le sérieux de leur entreprise et le tragique de leur résolution.

Car c'est là ce qui distingue leurs formations du corps de troupes des soldates anglaises. Celles-ci,comme elles ont conservé la jupe, ont conservé le préjugé, rationnel en règle générale, de leur inaptitude au métier des armes ; elles se confinent dans l'intendance ou autres services de l'arrière; elles sont pour les hommes, en seconde ligne et au second plan, des auxiliaires aux mains actives, mais innocentes. Les soldats russes, au contraire, combattent ; elle ne veulent de l'uniforme que pour le fusil et, dans la bataille, elles cherchent la mort, ainsi que le proclame leur nom de baptême.

Bataillons de la mort, en effet ! Pourquoi cette funèbre appellation qui est un engagement à mourir ? Parce que la lâcheté de certains hommes les a écœurées jusqu'à la révolte. Depuis l'aurore de la liberté russe, si soudaine et si riche d'espoirs, mais si tôt corrompue, hélas ! par les miasmes de la félonie, elles ont vu s'ourdir et se propager la manœuvre de l'abominable propagande qui devait aboutir, sur le front sud-ouest, à la honte la plus ignominieuse dont jamais armée se soit flétrie... Alors ces femmes se sont ruées, par mépris de ces hommes qui avaient peur ; elles sont accourues non les seconder,mais les remplacer,les faire oublier, les abolir, sauver l'honneur de toute la famille et l'âme de la Révolution. Toutes démocrates sans exception, étudiantes pour moitié — ou *coursistes* comme on dit ici — pour moitié du peuple — ou *babé* — elles ont entrepris de raviver le sens de cette guerre de démocratie, d'en ressusciter la grandeur qui s'éclipse dans les âmes lassées, d'en rectifier le dénouement que s'évertuent à fausser les défaitistes. La levée de ces bataillons de femmes à Pétrograde et à Moscou fut la réplique directe et cinglante à l'infâme conjuration de Genève, au traître Lénine, soudoyé par l'argent allemand et décrété d'arrestation par le gouvernement révolutionnaire de Russie, qui prépara dans notre ville, en collaboration avec les Zimmerwaldiens-Rollandistes, la suprême trahison du Droit. Ah ! la colère de ces femmes contre ces gens-là que tels socialistes du Soviet — je les ai entendus de mes oreilles — osent encore traiter de *tovarischtches,* ce qui veut dire de *camarades,* après le guet-apens de juillet !... Pour les meilleurs mêmes, des politiciens de l'heure présente, elles n'éprouvent que de la pitié.

Je ne saurais ici préciser le nom, mais parlant de l'un d'eux, des plus illustres et certes des mieux intentionnés, une femme cosaque disait l'autre jour avec une moue condescendante : « X..? *C'est une femmes hystérique...* » Le mot dans cette bouche était savoureux et l'ironie bien rétorquée. Quant aux fuyards du champ de bataille, pour eux, c'est du simple dégoût. Je voudrais que vous puissiez voir et entendre, quand l'un d'eux lui tombe sous la main, la fille de Tolstoï, Alexandra, la préférée du grand pacifiste et une femme de guerre comme pas une (ça va contrister les Antigones!) L'autre jour au front, car elle est au front comme infirmière, voilà que son chauffeur militaire défaille sur son siège au bruit d'une bombe d'un avion boche qui vient de manquer l'automobile. Aussitôt Alexandra se dresse, d'une main s'empare du volant, et, de l'autre, tire les oreilles à l'évanoui qu'elle remet d'aplomb sur son derrière en lui criant : « *Sale cochon de pleutre !...* » Ça, c'est de l'épopée en langage vrai, et je vous assure que je ne suis pas moins fier d'être l'ami de cette jeune femme-là, dont je partage toutes les convictions, que je ne l'étais d'être le correspondant de son père, dont je combattais les théories.

Si je vous ai cité ce dernier trait, c'est pour vous prouver que ces femmes martiales renforcent la parole par l'acte, et ce témoignage, tous les hommes sont unanimes à leur rendre. Au combat elles volent à l'assaut avec frénésie, se découvrent témérairement, se font tuer follement comme à plaisir. Dans leur contre-attaque de Galicie, elles ont eu, en mortes et blessées, les trois quarts d'un de leurs bataillons, et la Botchkareff, leur chef, y dora ses galons de son sang. Sans doute, cette furie de sacrifice,qui les jette en pleines lignes ennemies, les expose à tomber dans des embuscades et à s'y faire prendre vivantes. Huit d'entre elles seulement ont été faites prisonnières et forcées à marcher toutes nues devant les colonnes allemandes; aussi leurs compagnes, depuis lors, ont-elles toutes du poison sur elles. Mais ces pertes se compensent par leurs captures.Et le rire alors reprend ses droits sur l'adversaire. Imaginez-vous qu'un parti de boches cueilli par elles refusait de se laisser emmener à l'état-major de leur division sous la garde de ces conquérantes. Qu'arriva-t-il ? Que les soldates, rejetant leurs armes, se mirent, à mains nues, à rosser les boches puis les traînèrent devant le général russe qui s'esclaffa de l'aventure : « *Jamais,* balbutiait un des captifs, tout ébauhi, *jamais je n'aurais cru que pareille chose fût Dieu possible...* »

Après la bataille enfin,il faut avoir vu dans les hôpitaux les gracieuses blessées, toutes rayonantes, un trophée posé à côté d'elles, le plus souvent un casque d'ennemi : « *L'officier allemand qui le portait, je l'ai tué de ma main* », raconte une jeune fille de dix-huit ans. J'avoue que, dans toute autre occurrence,de telles paroles sur de telles lèvres et le geste de ces frêles mains qui tuèrent, m'auraient donné un léger frisson... Mais cela était dit avec une si enfantine fierté ! Et ce voulait dire si évidemment : « Qu faire?... Non, ce n'est pas là besogne de femmes... Mais, puisque tant d'hommes sont des lâches, c'est à nous qu'échoit l'œuvre de sang, c'est à nous de crier « Fors l'honneur ! »...

Je ne pus alors m'empêcher d'évoquer la vision de la cérémonie du départ. Lors que ces premières paladines quittèrent Pétrograde pour le front. Elles s'étaient réunies solennellement devant la cathédrale Isaac qui domine toute l'esplanade de son dôme de cuivre et de sa colonnade de porphyre, comme le sanctuaire géant de la Russie. Là, sous les yeux de milliers de témoins, entourée de ses jeunes compagnes, la Botchkareff mit un genou à terre et le métropolite, se penchant vers elle, lui donna longuement l'accolade. Croyez que ceux qui ont vu cela en ont été transfigurés ; c'était plus grand que le sacre d'un roi par une Pucelle devant la cathédrale de Reims; c'était sous la plus haute inspiration de l'idéal républicain, la consécration d'une légion de Jeanne-d'Arc...

Or, leur serment, ces femmes l'ont tenu; elles ont poussé le cri de l'honneur dans le sombre vent de la panique; elles ont racheté, elles ont sauvé la sainte Russie de la Révolution qu'un troupeau de mâles en débandade, sous la conduite d'un scélérat, déshonorait aux yeux du monde. L'exemple, sans doute, sera moins fécond pour ramener ces hommes à la pudeur que les exécutions de Korniloff ; mais c'est par là que cet exemple est beau, parce qu'il a valeur de symbole. Il semble que, dans l'histoire de tous les peuples, à l'heure des morts et les défaillances, des femmes toujours surgissent l'oriflamme.

Nietzsche, le misogyne teuton, ne prévoyait point cette application de sa pensée, par quoi elle le dépasse lui-même :

« Le surhomme de l'homme, c'est la Femme. »

Paul-Hyacinthe LOYSON.